

# NOS CIMETIÈRES, CES LIEUX DE VIE

Même si leur fréquentation baisse, ils restent incontournables pour les Français au moment de la Toussaint. D'autant que ces espaces du souvenir sont aussi des lieux de promenade, voire des écrins de biodiversité. Ainsi, nos nécropoles ne cessent de se réinventer pour répondre à de nouveaux usages

PHOTOS NICOLAS WIETRICH POUR LA VIE

PERFORMANCE  
dans le cimetière  
de Blois-ville (41),  
le 24 septembre 2022  
pour les 60 ans  
du mouvement Fluxus,  
qui veut abolir  
les frontières  
entre l'art et la vie.



**P**eu avant la commémoration des Défunts, timides sont encore les chrysanthèmes qui fleurissent sur les sépultures du cimetière de Bagneux (Hauts-de-Seine). Entre les allées, les agents de la mairie de Paris s'activent pourtant bel et bien. Les chemins doivent être débroussaillés, les haies taillées, les interstices entre les tombes éclaircis et l'herbe coupée avant le 1<sup>er</sup> novembre. « Il faut absolument s'assurer que toutes les familles pourront visiter sans aucun risque la tombe de leurs défunts. Ce qui n'est, en soi, pas une mince affaire, compte tenu des 83000 concessions qui peuplent Bagneux », décrit Sylvain École, chef des 20 cimetières parisiens.

Si la Toussaint reste l'un des moments privilégiés par les Français pour rendre visite à leurs défunts, la fréquentation des cimetières continue de décroître. C'est ce que nous apprenait l'enquête du Crédoc intitulée *les Français et les obsèques*, publiée en octobre 2019. Quelque 34 % d'entre eux déclarent s'y rendre systématiquement et 16 % tous les trois ou quatre ans. Leur part était respectivement de 46 % et de 17 % en 2009. Les us et coutumes semblent également varier d'une génération à une autre : 38 % des 18-39 ans disent ne jamais se rendre au cimetière, contre 24 % des plus de 40 ans.

#### LES RAISONS D'UNE DÉSAFFECTION

Mais comment expliquer cette baisse de fréquentation ? Les auteurs de l'enquête avancent des évolutions sociétales : « une plus grande mobilité géographique », « une capacité d'abstraction plus forte », notamment chez les jeunes, « le moindre attachement au cimetière lié à la hausse des crémations (36 % des obsèques en France et 45 % à Paris, ndlr) », ainsi que « la baisse du sentiment religieux et du rituel du souvenir ».

La révolution numérique joue-t-elle également un rôle ? Les photos et les souvenirs sont désormais à portée de clic. « Internet a certainement rendu poreuses les frontières entre la réalité et le numérique, confirme l'anthropologue et sociologue Martin Julier-Costes, chercheur associé à l'université Grenoble-Alpes. Mais je ne pense pas qu'il faille opposer ou mettre en concurrence les liens physiques et numériques entretenus avec le défunt ; ils se conjuguent. C'est après tout comme avec les vivants. Échanger sur WhatsApp avec votre mère ne vous empêche pas de déjeuner avec elle le dimanche. »

Il ne faudrait toutefois pas, selon lui, en déduire « trop rapidement » que les cimetières sont voués à disparaître. « Tout d'abord parce que peu importe la

place géographique et la fonction sociale qu'on leur a attribuées, leur vocation première a toujours été, et continuera d'être, en plus de faire disparaître les dépouilles, de signaler là où les morts reposent dans nos sociétés », rappelle-t-il. « Les cimetières permettent aux vivants de donner une place aux morts pour justement qu'ils ne prennent pas trop de place, développe-t-il. Mettre à distance la mort, c'est nécessaire anthropologiquement parlant. Aucun d'entre nous ne souhaite être continuellement ramené à la fragilité de sa condition humaine. »

Autre signe selon lui de l'intérêt porté à ces lieux mémoriels : les communes en ont la compétence et les métiers d'accompagnement des défunts ont été professionnalisés. « Si les personnels funéraires ont très peu été cités parmi les travailleurs en première ligne de l'épidémie de Covid-19, la gestion de la crise sanitaire aurait été radicalement différente sans eux », note-t-il.

#### LE CASSE-TÊTE DU MANQUE DE PLACE

Cette « mission de service public », Victor Provôt, maire du village de Thiron-Gardais (Eure-et-Loir), 998 âmes, tient plus que tout à la « préserver ». Les cimetières participent aussi, selon lui, à marquer dans l'histoire la présence de ceux qui nous ont précédés. « Beau-

coup de personnes, qui n'habitent plus à Thiron-Gardais, mais qui y sont nées ou y ont vécu à un moment important de leur vie, souhaitent se faire enterrer sur place », témoigne-t-il. À l'écouter, la vie du village est aussi en partie rythmée par les activités du cimetière : « Il est accessible toute l'année et reste un lieu privilégié lors des commémorations », dit-il.

La gestion n'en reste pas moins compliquée. Dès son élection, en 2008, il avait été prévenu que ça serait « l'un de ses gros chantiers d'élus ». Les cimetières coûtent cher à l'entretien et demandent du temps et des compétences pour récupérer les tombes à l'abandon. Lui avait remis à plus tard un projet d'investissement pour rénover le cimetière. Mais toutes les communes ne peuvent pas se le permettre.

Beaucoup de cimetières français sont aujourd'hui surchargés et ne peuvent pas être étendus du fait de la pression foncière. Exemple à Paris, où certains des 14 cimetières intra-muros n'ont plus du tout d'emplacements disponibles. « Cela concerne en priorité les petits cimetières de quartier, qui sont ne sont pas extensibles et qui comptent de nombreuses concessions perpétuelles », détaille Sylvain École. Impossible donc de récupérer ces dernières, à moins d'engager une longue et lourde procédure de reprise administrative. « Nous orientons donc plutôt les familles vers les cimetières extra-muros », ajoute-t-il.

« Les cimetières permettent aux vivants de donner une place aux morts pour justement qu'ils ne prennent pas trop de place. »

MARTIN JULIER-COSTES, ANTHROPOLOGUE

Ces enjeux de gestion et d'espace mis de côté, il n'en reste pas moins que les cimetières doivent s'adapter s'ils veulent coller aux nouveaux usages.

#### S'ADAPTER AUX CHANGEMENTS DE PRATIQUES

Herbes, trèfles et mousses jonchent aujourd'hui joliment les chemins de croix entre les différentes divisions du cimetière de Bagneux. Carrés catholiques, protestants, juifs et musulmans se retrouvent ainsi liés par une végétation plurielle et omniprésente... Une métamorphose, amorcée par le bannissement des produits phytosanitaires dans les cimetières parisiens en 2015 (depuis le 1<sup>er</sup> juillet 2022, ils sont interdits partout en France), mais aussi par des changements de pratiques, comme la crémation. S'agissant de cette dernière, des jardins du souvenir pour disperser les



PETER MALDUI/BRUNO DEBBORD/NIORTAGGLO

crendres et des columbariums où nichent des urnes funéraires ont été développés un peu partout. Avec plus ou moins de succès selon les situations, concèdent les personnes jointes pour cet article.

« Le recueillement devant un édifice collectif où reposent plusieurs urnes n'est pas toujours simple pour les familles », expose Victor Provôt. Les communes travaillent donc à créer des lieux plus appropriés. Dans le village perchois, on propose par exemple des demi-tombes aux usagers qui souhaitent un emplacement pour enterrer leur urne funéraire. Quelques-uns des administrés de Victor Provôt préfèrent également se recueillir devant les arbres du verger communal plutôt que dans le cimetière. « Sur la cinquantaine d'arbres qu'on a proposés à la vente, cinq ou six ont été achetés pour rendre hommage à des personnes disparues », observe-t-il.

**DANS LE JARDIN DU SOUVENIR**  
du cimetière naturel du Souché à Niort (Deux-Sèvres).

Certains cimetières vont même au-delà et proposent des funérailles écologiques. C'est le cas du cimetière naturel de Souché, à Niort (Deux-Sèvres), le premier du genre en France, créé en 2014. Les cercueils sont en carton ou en bois non-traité, les inhumations sont faites en pleine terre, les fleurs ne sont pas artificielles et la toilette du défunt est sommaire. L'objectif est « d'opérer un retour du corps à la terre le plus rapidement possible », explique la conservatrice des cimetières de la ville, Amanda Clot. Le modèle inspire et suscite l'intérêt des communes. À la fois pour réduire l'empreinte environnementale des cimetières, mais aussi pour faire des liens entre les défunts, les visiteurs et la nature. « Les familles aujourd'hui n'habitent plus toute une vie au même endroit. Le besoin de maintenir un espace de repos s'atténue. Il faut donc réfléchir à la transition à opérer », fait valoir la conservatrice.

À Annecy (Haute-Savoie) y, la municipalité a entamé une réflexion pour faire évoluer ses cimetières vers des espaces naturels et des lieux de méditation. Le tout en concertation avec la population pour ne pas la brusquer. Nombreux sont les articles de presse locale à faire écho depuis le 1<sup>er</sup> juillet, date de l'interdiction de l'utilisation des herbicides, de la déroute de certains, partout en France, face à la repousse des herbes folles.

#### PRÉOCCUPATIONS ÉCOLOGIQUES

Toutes ces évolutions conjuguées font que les cimetières se transforment peu à peu et ne sont plus seulement considérés comme des lieux de recueillement, mais aussi comme des espaces naturels, qui peuvent devenir des écrans de biodiversité, des lieux de promenade et même des îlots de fraîcheur par temps de canicule. « Si, jusqu'à présent, le cadre sobre, voire austère, des cimetières permettait aux individus d'honorer leurs morts, cela ne suffit plus aujourd'hui. Il y a une aspiration croissante pour davantage célébrer le vivant en lien avec des préoccupations écologiques », note le socio-anthropologue Martin Julier-Costes.

De là à imaginer en faire des parcs ? « On la bien vu lors des confinements. Les Parisiens ont été nombreux à demander si nous pouvions rouvrir les anciennes portes des cimetières qui se trouvaient dans le périmètre des attestations de déplacement », réfléchit Sylvain École, de la mairie de Paris. Lui se dit « personnellement frileux à l'idée d'ouvrir plus les cimetières. Il faut parfois en reprendre certains qui s'étirent sur les tombes après leur jogging ! » C'est donc aux communes et aux usagers de s'interroger sur les vocations du cimetière pour qu'il reste un élément marqueur de notre identité. **CAROLE SAUVAGE**

# « ICI, LES HABITUÉS SE FONT DES COPAINS DE CIMETIÈRE »

Le cimetière n'est pas un lieu de tristesse perpétuelle, mais le reflet vibrant de notre société. À Blois (Loir-et-Cher), les deux principaux cimetières sont comme des villages, couvés par des gardiens dévoués.

À part la sépulture immaculée du chocolatier Poulain, rehaussée d'un « *Hommage au travail* » en lettres capitales et encerclée de cèdres plus que centenaires, le cimetière du centre-ville de Blois n'a pas franchement de quoi détourner le touriste étranger de sa visite du château. Ni le cimetière limitrophe dit de la Forêt, construit dans les années 1980 pour tous les défunts de la Zup, entre des champs de pommes de terre et ces bois dont raffolent les chevreuils et les chasseurs.

## DES RITES DU BOUT DU MONDE

Mais les deux sites grouillent pourtant de vie, de rencontres, d'histoires fortes que nous narrent volontiers leurs gardiens, passionnés par ce métier si singulier. « *Mes habitués comme je les appelle, ce sont des gens qui viennent presque tous les jours. Ils ne voient plus personne depuis la mort de leur conjoint... sauf ici* », explique Philippe Bonnin, le gardien du cimetière de la Forêt. « *Ils s'y font des copains de cimetière, nettoient les tombes des uns et des autres puis viennent discuter le bout de gras avec moi. Ce lieu leur a redonné une vie sociale.* »

Philippe est entré dans le milieu funéraire en 1993 « *par vocation* », d'abord aux pompes funèbres puis ici en 2002 comme gardien. Il gère le cimetière le plus « *actif* » de la ville, fort de 200 funérailles par an. Il est incollable sur les rites funéraires du bout du monde, qui s'offrent à lui ici, au quotidien. Comme ces Congolais qui portent eux-mêmes le cercueil de leur ami tout en dansant et en « *streamant* » en direct la cérémonie sur leur smartphone, pour la famille restée au pays. Ou ces Laotiens et Arméniens qui organisent un buffet debout, autour du cercueil.

Son cimetière gorgé de noisetiers accueille deux carrés musulmans. Dans le dernier repose Yanis, mort à 15 ans, en mars 2021. L'histoire retiendra que les forces de l'ordre traquaient les riverains entre 19 h et 6 h, dans la torpeur du Covid. Yanis est mort dans une course-poursuite avec la police. La voiture est allée

s'écraser contre un poteau et l'adolescent, non attaché, en était le passager. S'est ensuivie une nuit de violences urbaines. Chaque jour ou presque, sa mère Fatiha se rend devant sa tombe, s'assoit sur un tabouret et diffuse une chanson, en pleurant.

## CONCOURS DE POÉSIE

Aujourd'hui, on ne met plus les « *indigents* » dans une fosse commune. La mairie leur paie une dalle en béton et un écriteau à leur nom. « *Il y a 4 ou 5 ans, l'indigent était un jeune Italien. Il n'avait personne ici, pas de ressource. On l'a enterré, puis sa famille s'est manifestée. Ses parents sont arrivés d'Italie. Ils étaient catastrophés et ont fait rapatrier le corps.* » Philippe explique le succès de l'incinération par la peur de l'oubli. « *Des gens se demandent si quelqu'un viendra longtemps fleurir ou nettoyer leurs tombes. Ils savent bien que leurs enfants vivent trop loin.* » Le gardien décrit le processus de dispersion des cendres. « *Ce n'est plus dans la nature comme avant. Maintenant, ça se passe dans le "jardin du souvenir", soit un carré de galets avec une grille*

**CIMETIÈRE DE BLOIS-VILLE** les employés des pompes funèbres, sous l'œil du gardien suppléant Patrick Ridor.



au-dessous. On y conserve toutes les cendres. » Ce jardin singulier attire une jeune femme qui vient y bouquiner « *au moins trois ou quatre fois dans le mois* ».

« *Fauvette, si tu voles autour de cette tombe, chante-lui la plus douce chanson.* » Lorsque les Blésois se précipitent vers la gare pour rejoindre Tours ou Orléans, ils traversent le vieux cimetière du centre-ville d'une traite et n'ont guère le temps de se laisser distraire par ces plaques rivalisant de poésie. L'une d'elles convoque René Char : « *La lucidité est la blessure la plus proche du soleil.* » L'illusion est souvent nécessaire pour supporter la vie et la fin de celle-ci, inéluctable. Parfois, un pot de chrysanthèmes multicolores accompagné d'une carte suffit à interpeller le marcheur et redonner vie à une stèle tout à fait vermoulue. Dans une allée, on lit : « *1947-2022 : 75 ans de relations Blois-Lewes (Angleterre). Hommage à Monsieur Auld qui initia ces relations en créant l'échange scolaire.* »

## FLUXTOMBE ET PAGODE CHINOISE

Wilfried Serveau, 48 ans, est le gardien de ce cimetière depuis janvier, après avoir été DJ de mariage, gouvernant d'une belle demeure solognote « *et tellement d'autres métiers* ». Il vit au cimetière, dans une maison de fonction coquette. « *J'ai la garde de mes*

**L'ARTISTE WOLFGANG NATLACEN** est venu fleurir une concession perpétuelle pour les 60 ans du mouvement Fluxus, le 24 septembre 2022.

deux adolescentes une semaine sur deux. Au début, elles n'avaient pas très envie d'y dormir. Puis elles s'y sont faites, car vivre au calme et si proche de tout, c'est tellement agréable. »

En février 2020, une famille vietnamienne y enterrait le doyen. Sa stèle prend la forme d'une pagode bouddhiste de six étages. « *Il y avait des victuailles, des grands crus disposés en offrandes. Et même un poulet vivant qui a fini par se faire la malle* », se souvient Patrick Ridor, gardien suppléant arrivé en 1982. « *Ah ça oui ! on en voit du monde* », répète-t-il entre deux cigarettes roulées. Il évoque cet artiste loufoque, disciple du mouvement né dans les années 1960 Fluxus, venu fleurir une concession perpétuelle sans sépulture le mois

**Un pot de chrysanthèmes multicolores accompagné d'une carte suffit parfois à interpeller le marcheur et redonner vie à une stèle tout à fait vermoulue.**

dernier. Quarante-deux plants de sauge plantés par 48 adeptes de sa démarche artistique. « *C'est la Flux-tombe, qu'on est censé photographier toutes les semaines* », soupire Patrick. « *Il y a quand même un corps là-dessous... Et je n'ai pas tellement saisi la beauté de la chose, mais c'était un après-midi joyeux, c'est vrai.* » →



L'heure est à la revégétalisation de l'espace urbain. Cimetière compris. Les paysagistes de Blois font ainsi entrer la pelouse dans les allées de cimetière, jusqu'alors recouvertes de sable ou de gravier. « Une herbe très dense, à pousse lente pour la tondre moins souvent, semée grâce à la technique de l'hydromulching, qui projette des graines et de l'engrais naturel en même temps », explique Marine Moisy, la responsable. « Cela empêche les mauvaises herbes et nécessite moins d'entretien. »

**MOMENTS DE SOLIDARITÉ**

Les souvenirs de Patrick Ridor se fixent souvent sur des moments de solidarité. Comme lorsqu'il aida un religieux canadien à retrouver 17 tombes de sa congrégation. « Il m'a dit que le bon Dieu m'avait mis sur son chemin et qu'il allait parler de moi sur Internet et dans un séminaire qu'il l'attendait aux États-Unis », rit-il.

Ce cimetière urbain n'échappe pas aux incivilités. Des vols d'eau, de plaques et de fleurs. « C'est à cause des sécheresses à répétition, mais surtout des vols, si les fleurs artificielles se généralisent », estime Wilfried. Il nous guide vers une sépulture : des plantes, des photos suspendues et une statue de panda fantasmagorique rassemblées sous une arche de fer forgé. C'est la tombe d'Ambre, élève au lycée Notre-Dame de Blois, décédée à 15 ans dans un accident de voiture à l'été 2020. Le conducteur en avait 17 et roulait ivre, sans permis. C'était la première fois qu'Ambre avait l'autorisation de sortir. « Le garçon a pris du sursis. Dans ces conditions, c'est très difficile de faire le deuil », analyse le gardien.

« C'est à cause des sécheresses à répétition, mais surtout des vols, si les fleurs artificielles se généralisent », selon Wilfried, le gardien.

Il y a quelques mois, la maman a créé une association – les Étoiles d'Ambre-Emmanuelle – pour responsabiliser les jeunes. Elle continue de ravitailler scrupuleusement de boissons et de friandises deux glacières cachées derrière la sépulture. « Comme ça, les amis d'Ambre viennent au cimetière pour la revoir, lui donner des nouvelles et passer un bon moment. »

JORDAN POUILLE

**LES VIVANTS ET LES MORTS** En haut, Jeannine, retraitée, se recueille sur la tombe d'un ami enterré la semaine précédente. Au milieu, une Blésoise qui traverse le cimetière tous les jours, car elle aime ce lieu et que c'est un raccourci pour faire ses courses. En bas, la tombe d'Ambre, décédée dans un accident de voiture à 15 ans lors de sa toute première sortie entre amis.



JE VEUX TRANSMETTRE LA CHARITÉ



JE LÈGUE À L'ÉGLISE

Legs, donations, assurance-vie, l'Église catholique est à votre écoute. Contactez-nous par mail [legs@catholique.fr](mailto:legs@catholique.fr) ou sur internet : [JecroisJelegue.catholique.fr](http://JecroisJelegue.catholique.fr)





YOAN JULIEN, salarié d'« En sa mémoire » à l'œuvre dans le cimetière Saint-Pierre à Marseille.

ANTHONY MICALLEF/HATHAM-REA

# ILS SOIGNENT VOS MORTS À DISTANCE !

Comment entretenir et fleurir une sépulture quand on ne peut pas se déplacer ? L'entreprise aixoise « En sa mémoire » propose ses services, permettant de faire vivre la mémoire de vos proches sans avoir à traverser la France.

## À SAVOIR

Tél. : 09 67 00 67 78.  
www.  
en-sa-memoire.fr

Spatule à la main, Yoan Julien, 33 ans, gratte avec précaution la tombe d'un cimetière marseillais ayant fait les frais d'un résineux qui la surplombe. Alternant brosse, raclette, arrosoir et chiffon, cet Aixois démarre sa tournée du jour : au programme, entre 10 et 15 entretiens de sépultures pour l'entreprise « En sa mémoire », dont il est salarié. Fondée en 2008, cette société propose aux familles d'entretenir et de fleurir les tombes de leurs proches par un réseau de professionnels répartis sur tout le territoire.

## UNE AIDE MATÉRIELLE ET PSYCHOLOGIQUE


« Rares sont les personnes qui n'ont pas quitté leur région d'origine : on se retrouve souvent avec ses racines à l'autre bout du pays », constate Yann Lepage, fondateur d'« En sa mémoire ». Face à cette problématique, mais aussi aux difficultés des personnes âgées d'entretenir elles-mêmes les sépultures familiales, le chef d'entreprise a choisi de proposer un service clé en main : « Il y a toujours eu des pompes funèbres, des marbriers et des fleuristes qui offraient ce type de services, mais de manière séparée : on a été les premiers à imaginer une offre complète et réalisable partout en France. »

Dans plusieurs milliers de cimetières, de Brest à Marseille, la quinzaine de salariés d'« En sa mémoire » nettoient les tombes à la main, les fleurissent avec une composition choisie par la famille, puis envoient par courriel un bilan photo une fois le travail réalisé.

« Dix-sept ans après le décès de mon mari, j'avais beaucoup de mal à me rendre au cimetière », confie Martine Moutier, une cliente marseillaise. « J'ai choisi de faire appel à cette entreprise pour s'occuper de l'essentiel. » Libérée de ces contingences matérielles, Martine se dit « rassurée que cette tombe soit entretenue et fleurie à des dates précises ». Et, au-delà, ce service a permis à la retraitée de cheminer personnellement : « Désormais, je me rends au cimetière quand j'en ai vraiment envie, et ça change tout : je ne pleure plus, ça m'a vraiment fait avancer. »

## 20 000 SÉPULTURES ENTRETENUES EN FRANCE

À côté des clients particuliers, des associations et des fondations les sollicitent aussi, comme les Petits Frères des pauvres. « Nous nous engageons à entretenir pendant cinq ans toutes les tombes de ceux qui nous ont légué tout ou partie de leur héritage et qui nous ont nommés légataires universels », explique Jean Kerhoas, responsable des relations testateurs au sein de l'association. En tout : 140 monuments funéraires à entretenir au niveau national. « Avant, nous avons recours à plusieurs prestataires locaux, mais c'était compliqué à gérer, très chronophage, sans avoir la qualité que l'on a aujourd'hui », poursuit le responsable.

Chaque année, « En sa mémoire » entretient plus de 20 000 sépultures en France. Et même si d'autres initiatives similaires ont fleuri depuis, l'entreprise est fière de revendiquer une équipe de salariés en CDI et à temps plein, avec très peu de turnover. « Les clients nous envoient souvent des messages en retour des photos où ils expriment leur gratitude et leur confiance », témoigne Yoan. Après avoir brique la sépulture marseillaise, nettoyé chaque ornement au chiffon, planté un pot de chrysanthèmes jaunes et pris une photo du travail réalisé destinée à son client, le salarié aixois ajoute « J'ai compris qu'ici, on faisait plus que de l'entretien. »  MARINE SAMZUN

**MATHIEU LEROY,** 49 ans, cadre dans l'industrie, père de trois enfants.

# « JE METS AU CLAIR L'ARBRE GÉNÉALOGIQUE »


Mathieu Leroy a longtemps arpenté le cimetière familial de Lille afin de transmettre l'histoire de ses aïeux à ses enfants.

« Il y a cinq ans, pendant les fêtes de Noël, alors que tout le monde s'active en cuisine, je préfère m'échapper au cimetière de l'Est, à Lille. Je sais que plusieurs membres de la branche maternelle de ma famille y sont enterrés. Je veux voir leurs tombes. Pour retrouver les noms, mettre au clair l'arbre généalogique et le transmettre à mes trois enfants. Je comprends aussi que ma grand-mère n'est pas éternelle (elle est décédée depuis en 2021) et que mes parents vieillissent. Si tout le monde disparaît, saurais-je encore raconter l'histoire familiale ? Mes découvertes les aideront sûrement à exhumer des souvenirs. Comme dans toutes les familles, des fragments d'histoire circulent. Des petits bouts d'information dessinant une image, mais qui reste floue. Il me faut mieux en dessiner les contours.

## PRISES DE CONSCIENCE

Sous un soleil d'hiver, je me promène à travers l'océan de tombes. Je retrouve un caveau familial imposant et une dizaine de sépultures, certaines remontant au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Plusieurs prises de conscience se font jour. La petite histoire rejoint la grande : ma famille, qui possédait une fonderie d'étain, rue de Paris dans le quartier Saint-Sauveur, a accompagné l'essor de cet ancien quartier de Lille lors de la révolution industrielle. Le côté imposant des tombes témoigne de leur prospérité à cette époque. Je retrouve aussi le propriétaire de l'armoire qui se trouve dans mon salon : il s'agit du grand-père de mon grand-père mort en 1850. Cela me fait chaud au cœur.

Plus loin, gît la tombe d'un juriste, oncle de mon grand-père, mort d'un coup de fourche alors qu'il répertoriait les biens de l'église au moment de la loi de séparation de l'Église et de l'État de 1905. Son action n'a pas plu aux paroissiens ! Elle explique peut-être l'anticléricalisme de mon grand-père. Je découvre la dernière demeure d'un de mes aïeux, un Juste. J'avais vu son nom sur le mur des Justes à Paris. Là, je boucle la boucle. Cela m'émeut profondément.

Dans ma déambulation, je photographie une à une les tombes. De retour chez moi, je stocke les clichés sur mon ordinateur. Ma démarche suscite des discussions sensibles. Avec ma grand-mère, je remonte le temps. Ma fille cadette me questionne. On a regardé ces photos comme si on se plongeait dans un album de famille réactualisé.  INTERVIEW PASCALE TOURNIER



ANTHONY MICALLEF/HATHAM-REA

# DES CHRÉTIENS À L'APPEL POUR DÉPOUSSIÉRER LES FUNÉRAILLES

La présence au cimetière le jour de l'au revoir est une mission de la communauté chrétienne. Mais d'autres rendez-vous s'inventent pour vivre ce passage avec les familles et porter la mémoire de leurs disparus.

**C**et après-midi d'été-là, la famille est rassemblée autour d'un cercueil dans un cimetière du Nord. Quelques instants auparavant, de nombreuses personnes se sont succédé dans l'église du village pour rendre hommage à la vie de l'époux, du père, du grand-père ou de l'ami, décédé subitement. Un chrétien fervent, à la vie donnée aux autres et déployée à travers de nombreux engagements associatifs.

Près du caveau familial, au moment de l'ultime au revoir, et sous un superbe ciel ensoleillé, pointent les notes de *Santiano*, d'Hugues Aufray. Sa femme s'avance, entourée des enfants et petits-enfants et, ensemble, amarrés au cercueil, ils entonnent le refrain : « *Tiens bon la vague et tiens bon le vent / Hissez haut ! Santiano ! / Si Dieu veut, toujours droit devant...* » Vient le moment d'installer, à l'aide de cordes, le cercueil au fond du caveau. Une dernière prière est lue, un dernier geste proposé : en procession, chacun vient jeter sur le cercueil un épi de blé, rappelant les racines terriennes du défunt. Ce jour-là, au cœur de ce petit cimetière de campagne, la vie était présente !

## ENRACINER LA MÉMOIRE

« *Lors de la célébration liturgique, on vit une certaine intensité d'émotions. Il y a les diverses prises de paroles, pour redire ce qu'a été la vie du défunt et lui dire au revoir. Lors des éloges funèbres, on entend des choses que l'on ignorait, qui nous ont échappé, et que l'on aurait aimé savoir avant. C'est vraiment le moment de la rupture, quand on va pouvoir consentir à laisser partir la personne. On ne ressort pas de l'église comme on y est entré* », observe sœur Emmanuelle Duez-Luchez, supérieure générale de la congrégation diocésaine des Filles de l'Enfant-Jésus, dont le charisme est tourné vers les plus fragiles.

« *Quand on arrive au cimetière, avant le moment de la mise en terre, la possibilité est donnée de partager une dernière parole, en petit comité, pour terminer cet au revoir. Cela permet d'enraciner une mémoire.* » Cette religieuse enterre chacune de ses sœurs : « *Je*

*n'ai pas de rituel particulier pour vivre ce temps* », nous prévient-elle. Elle s'adapte à chaque situation. « *Nous sommes parfois seulement deux, parfois plus de 50. Je propose de prier le Notre Père ou le Je vous salue Marie. Il arrive que l'on prolonge par des partages d'une grande richesse.* » Ce temps d'expression au cimetière est nécessaire, insiste-t-elle : « *C'est ici que l'on conscientise que nous avons connu une part de la personne, mais ce qu'on ne sait pas d'elle restera son secret, ça n'appartient pas à notre histoire. Si la mort est l'occasion de faire mémoire, la seule chose qui reste est éternelle en elle. Il y a là quelque chose de mystérieux. C'est parfois douloureux. D'où l'importance de laisser un temps de parole.* »

## MARCHER AVEC LES FAMILLES

Accompagner les familles, dont le deuil est difficile, est justement la mission à laquelle s'emploie Damien Boulet, prêtre à Tourcoing (Nord). Il observe les évolutions de nos modes de vie, de nos pratiques et de notre rapport à la mort. Quelle peut être la parole des chrétiens quand celle-ci vient faucher un être aimé ? Quelle espérance proclamer quand l'horizon s'est subitement refermé ? Prêtres, diacres, religieuses ou des membres d'équipes de funérailles, quels gestes poser pour reconforter ? « *La mort, on ne veut pas en parler, sait d'expérience Damien Boulet. Le deuil est vécu dans l'isolement, peu s'expriment. Et quand il est particulièrement difficile à vivre, ce n'est pas le jour de la Toussaint que l'on va au cimetière* », assure-t-il. Comment, alors, les rejoindre ?

## Un geste à oser !

**Vous n'avez pas de tombes à fleurir près de chez vous le jour de la Toussaint ? Valérie, une de nos lectrices, a une solution pour vous. Avec son mari et leurs enfants, ils achètent des fleurs, vont au cimetière le plus proche de leur lieu d'habitation, choisissent ensemble une tombe qu'ils fleurissent et prient pour le défunt concerné.**

Si, désormais, les agents des pompes funèbres assurent des cérémonies adaptées aux demandes des familles ou du défunt lui-même, en proposant des rituels laïcs, quel « plus » apporte la communauté chrétienne ? Damien Boulet rappelle le sens des funérailles célébrées à l'église : « *Ce jour-là, une communauté de frères et de sœurs se réunit pour signifier quelque chose du Christ ressuscité, et nous sommes tous appelés à cette Résurrection que nous fêtons le matin de Pâques.* » Quant au sens de la mort, dans une société déchristianisée, quelle réponse donner ? « *La mémoire, au sens grec du mot, a la même racine que le mot "tombeau".*

*Le travail, ce n'est pas se dire "Est-ce l'enfer ou le paradis qui m'attend ?", mais davantage "Est-ce que je suis porté dans la mémoire de quelqu'un ou est-ce que je vais vers le néant, comme si je n'avais jamais existé ?" »* Dans sa paroisse, une célébration eucharistique a lieu le dimanche qui suit l'enterrement, avec la communauté rassemblée qui porte la mémoire du défunt.

C'est à la suite de l'appel du pape, en 2013, autour des migrants morts à Lampedusa, que ce jeune prêtre s'est interrogé : « *Qui va prier pour les personnes disparues ?* » Il a réfléchi à la manière d'assurer une présence chrétienne en tirant profit de la proximité de

son église avec le cimetière principal de Tourcoing. Un collectif d'une dizaine de paroissiens se relaie désormais pour porter constamment ce projet de prière. « *Quand les gens vont se recueillir sur les tombes de leurs défunts, ils viennent mettre un cierge à l'église.* » Ils peuvent alors rencontrer des chrétiens avec qui parler, et être accompagnés.

## REVISITER NOS RITUELS

Le collectif, en lien avec le service diocésain de pastorale liturgique et sacramentelle de Lille, a aussi rencontré des membres d'Espérance et Vie, mouvement chrétien pour les premières années du veuvage et l'accompagnement des veufs et veuves ([www.esperanceetvie.com](http://www.esperanceetvie.com)).

De là est née l'idée de proposer un pas de plus aux personnes en souffrance pour prendre soin d'elles, en les accueillant 24 heures, du 10 novembre, 17 h au lendemain 17 h, à l'écart, dans une maison diocésaine, à

Merville (Nord). Chacun pourra explorer le jardin automnal – et s'interroger : que veut dire l'automne dans ma vie ? –, participer à des ateliers de poterie et de méditation (renseignements : Étel Lepetit : [etel.lepetit@lille.catholique.fr](mailto:etel.lepetit@lille.catholique.fr)).

Son rêve serait de mettre en place des équipes d'accompagnants pour ces passages dans chaque doyenné du diocèse. « *La prière est une chose, la dimension psychologique et spirituelle une autre.* » Il s'appuie sur l'expérience du prêtre canadien Jean Monbourquette (disparu en 2011), qui a réfléchi à des manières nouvelles et concrètes qui revisiteraient nos anthropologies et nos rituels, pour trouver des moyens de rejoindre ces personnes, éloignées de l'Église, pour qui le deuil est difficile, afin de marcher avec elles.

Damien Boulet fait le parallèle avec les Compagnons d'Emmaüs : « *Jésus les rejoint, les laisse parler. Il faut commencer là où les personnes en sont pour les accompagner et leur annoncer ensuite le Christ.* » Pour lui, la vie éternelle n'est pas dans l'au-delà, « *elle est déjà dans l'en deçà. Quand on est baptisé, on est plongé dans la Passion et la Résurrection. Les rites des funérailles sont ceux du baptême* », rappelle-t-il. Lui aime aller rencontrer les familles là où leur défunt a vécu ses derniers instants. « *Le cimetière n'est pas le tout. L'idée est d'apporter la vie.* » Il retourne chez eux quelques jours après l'enterrement, pour vivre un temps d'échange avec la famille, et lui propose d'écrire quelques mots : un « *merci* » au défunt « *pour ce qu'il nous a donné* », et un « *s'il te plaît* », « *en lui demandant des choses : on le rend à nouveau actif.* » Un texte personnel qui a valeur de prière authentique. **VERONIQUE DURAND**

**PRIER AU CIMETIÈRE LE RESTE DE L'ANNÉE,** c'est ce qu'expérimente le prêtre Damien Boulet avec une équipe de laïcs, lors de la fête de la Croix glorieuse le 14 septembre, le matin de Pâques au cimetière, le samedi de la fête de la Miséricorde après Pâques. Pour en savoir plus, rendez-vous sur [www.lavie.fr](http://www.lavie.fr)

**CÉRÉMONIE D'ENTERREMENT** au cimetière de Blois-ville, le 19 octobre.



NICOLAS WIEIRICH POUR LA VIE